

Penser la grande pauvreté et son potentiel révolutionnaire demeure l'un des principaux enjeux théoriques de l'éthique sociale contemporaine. Comment articuler la revendication politique à partir de la représentation sociale ? À cent ans de distance, Karl Marx et Joseph Wresinski, fondateur du Mouvement international ATD Quart Monde et inspirateur de la Journée mondiale du refus de la misère (chaque 17 octobre), ont apporté quelques éléments de réponse à travers les concepts de « Lumpenprolétariat » et de « Quart Monde ». Entre ces deux notions mitoyennes, un lien de continuité mais aussi de rupture, et c'est cette distance que nous nous proposons ici d'examiner.

Forgée en 1848 dans le contexte de la révolution industrielle anglaise, la notion de Lumpenprolétariat demeure stimulante. Le terme et la catégorie se sont vite imposés : ils n'en étaient pas moins problématiques, car le groupe social ainsi désigné semblait d'emblée privé de statut, de fonction et de conscience propres, Marx construisant sa théorie de la lutte des classes autour d'une structure binaire, opposant prolétariat et bourgeoisie. Ouvrant sa *Critique de la philosophie du droit de Hegel* par l'annonce d'une révolution « qui laisse subsister les piliers de la maison », on sait quel agent avait désigné le philosophe : seul le prolétariat pourrait émanciper toute la société en ne luttant pourtant que pour son intérêt, puisqu'il figurait à lui tout seul comme l'incarnation de la servitude universelle et qu'en sa condition se résumaient le crime et le scandale. Marx forgeait ainsi une classe qui puisait son caractère universel dans ses souffrances universelles, et sur laquelle il reportait toutes les aspirations humaines à la raison, à la justice, à la perfectibilité. Derrière la figure se profilaient aussi l'argument kantien de la paix universelle et le postulat hégélien de la fin de l'histoire, la libération de ceux qui subissaient le préjudice absolu ne pouvant emprunter aucune voie particulière et exigeant la liberté de tous. Ludwig Feuerbach, son

principal maître à penser, avait postulé que « seul l'être nécessaire est l'être nécessaire<sup>1</sup> ». Deux ans plus tard, Marx avait développé le thème dans ses *Manuscrits de 1844* : « La pauvreté est le lien passif qui fait ressentir aux hommes le besoin de la richesse la plus grande : l'autre homme ». « L'autre homme », qu'est-ce à dire ? Empêtré dans sa conception homogène de la société et son schéma binaire, Marx n'avait songé qu'à la solidarité de classe des semblables, laissant hors de son analyse tout un rebut de misérables rejetés dans un *Lumpenprolétariat* de caractère résolument péjoratif.

Pris à la lettre du Manifeste, le Lumpenprolétariat désignait en effet le pourrissement passif des couches les plus basses de la vieille société ; cette population miséreuse semblait aussitôt dépourvue de tout potentiel révolutionnaire et de toute prise historique, ses conditions d'existence dégradées la prédisposant au contraire à se laisser circonvenir par la Réaction pour accomplir ses basses œuvres. La lecture transversale des 39 tomes de la *Marx-Engels-Gesamtausgabe* dégage le terme en 52 occasions seulement, et d'une pertinence inégale. La répartition géographique du *Lumpenprolétariat* promenait certes le lecteur en Allemagne, à Naples, à Paris, à Bruxelles, à Vienne, à Londres. Mais d'entrée de jeu, et que Marx l'aborde par l'histoire, la sociologie ou l'économie, la notion était invariablement disqualifiée.

Historiquement d'abord, le *Lumpenprolétariat* était présenté comme la butte-témoin, le fossile de sociétés antérieures, et c'est à l'occasion d'analyses consacrées à l'Antiquité ou au féodalisme religieux que Marx se penchait sur ces résidus archaïques sans leur reconnaître plus d'avenir qu'aux Aztèques ou aux aborigènes. La même disqualification pesait sur la famille, seule solidarité subsistante dans l'univers des miséreux, mais que Marx considérait comme un mode de production dépassé, qui dévalorisait la force productive de l'ouvrier en répartissant le même volume de travail sur toute la cellule familiale et en faisant baisser le coût de la main d'œuvre. Confondant la division du travail en

1. Cf Ludwig Feuerbach, *Thèses provisoires pour la réforme de la philosophie* (1842), § 43 ; Trad. Louis Althusser, *Manifestes philosophiques*, Paris, PUF, 1960, p. 115.

usine et la répartition naturelle des tâches au sein de la famille, Marx l'accusait aussi de reproduire le fonctionnement inégalitaire de la société.

Sociologiquement, le *Lumpenprolétariat* n'était pas mieux loti, puisque le terme désignait un groupe d'individus structurellement dégénérés. Décrivant dans son *18 Brumaire*, la « Société du 10 Septembre », Marx faisait du *Lumpenprolétariat* parisien ce portrait sans nuance, sans espoir, sans lumière : « *Sous le prétexte de fonder une société de bienfaisance, on avait organisé en sections secrètes la canaille (Lumpenprolétariat) de Paris. [...] Des roués en déconfiture, dont les moyens d'existence n'étaient pas moins douteux que l'origine, des bourgeois déclassés, corrompus, véritables chevaliers d'industrie, des soldats et des prisonniers libérés, des galériens en rupture de ban, des charlatans, des faiseurs de tours, des lazzaroni, des voleurs à la tire, des prestidigitateurs, des joueurs, des maquereaux, des tenanciers de bordels, des portefaix, des littérateurs, des joueurs d'orgue, des chiffonniers, des rémouleurs, des rétameurs, des mendiants, en un mot toute la masse confuse, irrégulière, flottante que les Français appellent la bohème. [...] Tous ses membres, à l'exemple de Bonaparte, éprouvaient le besoin de vivre aux dépens de la nation qui travaille<sup>2</sup>.* » Si l'allusion à la « bohème » réservait la possibilité d'une sub-culture propre, cette énumération hétéroclite ne donnait au *Lumpenprolétariat* qu'une identité en creux, sous le signe du déclassement — à mille lieues de l'*Homo faber* qui, même exploité et misérable, trouvait du moins dans le travail l'espace de sa socialisation, le moyen de se découvrir et de se réaliser, le principe de sa dignité et de son humanisation.

Économiquement enfin, les *Lumpenprolétaires* étaient situés en dehors de tout système économique, soldats perdus de l'armée industrielle de réserve, saisonniers ou chômeurs tombés du cycle économique, « surpopulation flottante, latente et stagnante » perturbant le marché du travail, « sphères inférieures du paupérisme », « précipité le plus bas », et cette description là encore ne ménageait aucune issue : « *Si l'on fait*

*abstraction des vagabonds, des criminels, des prostituées, bref, du Lumpenprolétariat proprement dit, cette couche sociale se compose de trois catégories... D'abord les ouvriers et ouvrières que le développement social a, pour ainsi dire, démonétisés, en supprimant l'œuvre de détail dont la division du travail avait fait leur seule ressource ; puis ceux qui par malheur ont dépassé l'âge normal du salarié ; enfin les victimes directes de l'industrie — malades, estropiés, veuves, etc., dont le nombre s'accroît avec celui des machines dangereuses, des mines, des manufactures chimiques, etc. [...] Plus s'accroît enfin cette couche des Lazare de la classe salariée, plus s'accroît aussi le paupérisme officiel<sup>3</sup>.* »

La notion finira par désigner chez Marx un peu n'importe quoi : en repos à Cannes, c'est au *Lumpenprolétariat* qu'il rattache les garçons de café, les grooms, les domestiques. Mais une fois les vacances finies, le terme est repris pour évoquer la bourgeoisie financière, car « donner et prêter, voilà toute la science financière de cette canaille (*Lumpenprolétariat*), qu'on considère en bas ou en haut de l'échelle sociale. » Dans les *Grundrisse* enfin, c'est indépendamment de leur statut social que tous ceux qui n'étaient pas intégrés au processus de production, le Pape le premier, rejoignaient l'armée des *Lumpenprolétaires*.

Déluge allégorique mais monstre théorique : pas plus Marx que Engels ne se faisaient une idée bien précise du terme, dont la seule permanence était de venir sous leur plume comme horizon, boutade ou repoussoir, ce flou conceptuel rendant à première vue la notion impropre à tout usage. Du point de vue linguistique d'ailleurs, ce germanisme malheureux avait d'entrée été forgé à cet usage méprisant, vagabond, les mots *prolétariat* et *lump* étant chargés de fortes connotations négatives, guidant, par le jeu d'une intertextualité à laquelle aucun lecteur allemand ne pouvait échapper, vers une interprétation plus morale que fonctionnaliste. Issu de la grande bourgeoisie rhénane et époux de Jenny von Westphalen, on sait que Marx souffrit sa vie durant de soucis financiers : ce

2. *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte*, p.488-489.

3. Marx, *Le Capital*, Pléiade, IV, 1161-1662.

Lumpenprolétariat si malmené par le théoricien de la révolution prolétarienne, c'était d'abord le visage et l'exorcisme de ses propres angoisses.

La notion n'en recouvrait pas moins assez de réalité pour troubler son schéma bipolaire de deux classes homogènes, le Lumpenprolétaire figurant en troisième larron entre l'ouvrier et le capitaliste. Dans son *18 Brumaire* cependant, Marx avait bien dû constater et admettre le rôle moteur joué par l'hétérogénéité des classes dans le succès du coup d'État de Louis Bonaparte. Mais sur le plan théorique, il persistera dans l'idée que seule une classe homogène pouvait jouer un rôle dans l'histoire, restaurant ensuite l'homogénéité de façade requise par sa construction en concentrant toute l'hétérogénéité sociale sous la figure du Lumpenprolétaire. Là où le travail et le capital étaient supposés unifier le prolétariat et la bourgeoisie, et les façonner pour une mission historique, le Lumpenprolétariat restait hétéroclite par sa constitution, par son essence même, stationnant sur le bord de l'histoire sans rien lui apporter, sans y participer, jouet ou mercenaire privé de volonté propre et entièrement déterminé par le conflit des deux autres classes. Que Marx l'ait mesuré ou non, ce concept en friche, ce concept-décharge, ce concept déconstruit était aussi un concept d'exclusion, transposant sur le plan même de la théorie sociologique l'isolement, l'enfermement des misérables.

C'était oublier d'abord que l'homogénéité se construit, ce que démontraient pourtant les sociétés militaires qui avaient de longue date exploré les mystérieuses alchimies de l'amalgame, imitées ensuite par les fascismes qui emprunteront leurs méthodes. Analysant le phénomène, Georges Bataille a montré comment le passage à l'action pouvait produire de

l'homogénéité à partir d'une hétérogénéité « *supposée chargée d'une force inconnue et dangereuse* » et comprenant « *les nombreux éléments sociaux que la partie homogène est impuissante à assimiler* ». Qu'on observe la Légion étrangère, et la transformation de ses éléments informes et disparates en organisation intérioritément homogène, par l'action et la mission partagées, la soumission de tous à un ordre identique, le dressage. Ainsi, « *le mode de l'hétérogénéité subit explicitement une altération profonde, achevant de réaliser l'homogénéité intense sans que l'hétérogénéité fondamentale décroisse*<sup>4</sup> ». Ouvrir des voies menant de l'hétérogénéité à l'homogénéité, sans pourtant réprimer ni faire disparaître la première : pour avoir inventé d'autres formes de passage à l'action que le drill et la loi martiale, c'est à quoi s'emploiera d'abord le Père Wresinski.

Le Lumpenprolétariat était-il par ailleurs si dépourvu d'homogénéité que le laissait croire la description marxiste ? N'y avait-il rien dans son expérience propre qui puisse servir de levier à la construction d'une identité collective ? Un demi-siècle avant Marx, Louis-Pierre Dufourny de Villiers (1738-1796) n'en avait pas jugé ainsi, et ce notable, ingénieur en chef de la ville Paris, avait saisi l'occasion de la convocation des États généraux pour publier au printemps 1789 des *Cahiers du Quatrième Ordre* : ce qu'il désignait ainsi, c'était précisément l'Ordre des infortunés, des miséreux, exclus des assemblées par district chargées d'élire les députés et de rédiger les Cahiers de doléances. Le pamphlet, certes sans grande postérité immédiate, avait souligné le paradoxe qui consistait à transformer tous les Français en citoyens tout en excluant les plus pauvres d'entre eux de la représentation politique<sup>5</sup>. Comment, sans leur témoignage et leur participation, espérer remédier un jour à la misère ? Joseph Wresinski

4. Cf Georges Bataille, *La Structure psychologique du fascisme, Œuvres complètes*, T.1, p. 346 et 358-359.

5. Cf Louis-Pierre Dufourny de Villiers, *Cahiers du Quatrième Ordre, celui des pauvres Journaliers, des Infirmes, des Indigents, etc... L'ordre sacré des Infortunés, ou Correspondance philanthropique entre les Infortunés, les Hommes sensibles et les États généraux pour suppléer au droit de députer directement aux États, qui appartient à tout Français, mais dont cet Ordre ne jouit pas encore*, n°1, 25 Avril 1789 ; réimp. Edhis, Éd. d'histoire sociale, 1967 ; Cf Michèle Paturle-Grenot, *Dufourny de Villiers et les plus pauvres (1736-1796) : Vaincre l'exclusion au nom des Droits de l'Homme*, Thèse de doctorat, Université Paris VII, 10 décembre 2001, à paraître.

se souviendra de ce « Quatrième Ordre » au moment de forger la notion de « Quart Monde ».

Le Lumpenprolétariat, Wresinski l'avait connu d'emblée de l'intérieur, puisque c'est dans la misère et l'exclusion qu'est né le 12 février 1917 à Angers ce prêtre-ouvrier qui allait devenir « un des meilleurs experts en Europe de la pauvreté<sup>6</sup> ». Déracinement d'abord : fils d'un père polonais qui s'était tôt évaporé et d'une institutrice de nationalité espagnole, il restera toujours hanté par l'incapacité de connaître ses racines familiales. Humiliation ensuite, et il a évoqué plusieurs chemins de honte, ces chemins qui, âgé de cinq ans, l'avaient conduit tous les matins chez les sœurs qui l'avaient embauché pour leur servir l'office, ou qui l'avaient forcé à retourner chez l'épicière réclamer les quelques gouttes d'huile de noix qui manquaient à la bouteille pleine, chez la bouchère pour obtenir une meilleure qualité de la viande de cheval qui récompensait les services rendus. Souffrant de l'ingérence des personnes charitables dans la vie des plus pauvres, il se rappellera aussi le courage de sa mère, son sens de la dignité et de l'honneur, les trésors d'intelligence, de volonté, de lutte déployés pour élever ses enfants qu'on lui conseillait de « placer » et maintenir la famille réunie sous son aile. C'est d'abord à travers cette mère que le peuple du Quart Monde apparaîtra à Wresinski comme un moteur d'humanité.

Devenu prêtre (1946) et un temps curé de campagne, il préfère bientôt exercer son ministère dans le bidonville de Noisy-le-Grand en banlieue parisienne. C'est là que s'enracine, en 1957, ce qui va devenir le Mouvement international ATD Quart Monde, aujourd'hui actif sur les cinq continents. Mouvement de solidarité et de partage avec les familles les plus rejetées, les plus exclues, ATD développe divers programmes d'action et de recherche qui touchent à la petite enfance, à l'accès à la culture, au droit à la santé, au logement, à la qualification professionnelle. Ses efforts en faveur de la participation sociale et citoyen-

ne au niveau international sont appuyés par le Conseil de l'Europe et par les différents services de l'ONU, qui lui ont accordé le plus haut statut consultatif. À l'appel de Wresinski, le Parlement européen a créé dès 1979 un Intergroupe « Comité Quart Monde européen ». En France, c'est comme membre du Conseil économique et social que Wresinski a présenté en 1987, un an avant sa mort, son rapport sur la « Grande pauvreté et la précarité économique et sociale » qui pré-ludait à la *Loi d'orientation contre les exclusions* (1997) et a inspiré depuis nombre de gouvernements dans le monde.

« Mouvement » cependant, et non Lobby, ATD n'a jamais perdu de vue ses origines et l'expérience vécue par Wresinski dans ce bidonville de Noisy-le-Grand, qui avait été créé après le fameux appel de l'abbé Pierre (1er février 1954) et dans l'élan du « sursaut de bonté » suscité. En attendant les logements d'urgence promis, les familles du sous-prolétariat avaient été casées provisoirement dans des abris de fibrociment : certaines y resteront dix-huit ans. « *Nul doute, témoignera plus tard Geneviève de Gaulle-Anthonioz, l'expression que je lisais sur les visages de ces hommes et de ces femmes était celle que j'avais lue bien longtemps auparavant sur les visages de mes camarades de déportation, au camp de Ravensbrück. Je lisais l'humiliation et le désespoir d'un être humain qui lutte pour conserver sa dignité.* » De cette situation, le gros de l'opinion semblait pourtant se satisfaire : la population dérangeante n'était plus à la rue. Ce bidonville aux portes de Paris n'en constituait pas moins une honte publique, mais la bonne conscience s'était vite refaite sur le dos des victimes : manque de maîtrise de soi et de bon sens communautaire, inaptitude à l'effort, à l'ordre ou à la propreté, apathie et disharmonie volontaires... Définitivement hétérogènes, les « cas sociaux » stigmatisés n'étaient-ils pas responsables de cette misère dans laquelle ils étaient supposés se complaire<sup>7</sup> ?

Malgré le rôle important qu'il joua dans le réveil de

6. Cf Jean Couvreur, « Un cas permanent et public de mauvaise conscience », *Le Monde*, 1<sup>er</sup> juin 1966.

7. Du 1<sup>er</sup> au 8 juin 1966, *Le Monde* consacra une série d'articles de Jean COUVREUR et Pierre TREY aux bidonvilles de la banlieue parisienne, surtout celui de Noisy-le-Grand.

l'opinion et de l'action gouvernementale, le rapport publié en 1974 par le nouveau secrétaire d'État à l'Action sociale René Lenoir, *Les exclus. Un Français sur dix*, reflétait aussi les limites de la connaissance et de la prise en compte : le terme exclusion ne revenait que quatre fois, et c'est sur les déficiences des Lumpenprolétaires que l'accent était mis : inadaptés physiques ou débiles mentaux, inadaptés sociaux surtout, « *marginiaux, asociaux, [...] refusant les règles de la société industrielle et organisés en petites communautés qui arrivent à subvenir à leurs besoins, vagabonds, anciens délinquants ou anciennes prostituées n'ayant pas réussi à trouver du travail, et quelques milliers de familles logées dans des bidonvilles et qui vivent d'expédients*<sup>8</sup> ». L'inadaptation était le maître-mot, l'extrême pauvreté apparaissant comme une sorte de servitude volontaire, la conséquence d'un choix antisocial et d'un refus des règles. Et, faute de pouvoir trouver un héritage culturel, social ou matériel commun avec les misérables, n'était prise essentiellement en compte que la dimension psychologique de leur peine, le discours glissant vite ensuite vers des causalités psycho-pathologiques, et l'action vers l'assistanat. À Noisy-le-Grand, vingt-sept œuvres charitables s'étaient partagé le terrain, y distribuant vêtements, nourriture et humiliations : « Il y avait aussi la soupe populaire, se rappellera Wresinski. Elle n'avait aucun sens, au cœur de tant de misère. Tous ces gestes d'aide étaient autant de gestes d'abandon des familles, d'enfermement en ce camp de souffrance, de refus de faire ce qu'il fallait. Ils ne faisaient qu'appauvrir, humilier les familles un peu plus tous les jours. [...] Il fallait à tout prix arriver à ne laisser sur le terrain que les soutiens essentiels et valables. Il fallait pouvoir chasser les envahisseurs<sup>9</sup> ».

Violant le droit fondamental que possède chacun d'agir librement pour son propre bien et pour celui d'autrui, cette dépossession des miséreux de leur destin renforçait leur exclusion culturelle, et comme Wresinski avait pu fréquemment l'observer, cette

exclusion préexistait à toutes les causes pathologiques, psychologiques ou caractérologiques. Or la pauvreté et la lutte quotidienne pour la dignité partagées étaient pourtant productrices de valeurs, de culture ; et c'est cette intuition qui l'avait conduit à susciter à Noisy-le-Grand, s'appuyant sur les familles du bidonville et avec l'aide de quelques bénévoles, une " Association européenne pour la culture " vite interdite par la Préfecture. La lutte efficace contre la grande pauvreté exigeait d'abord que les « familles sous-privilegiées », première métaphore utilisée par Wresinski pour les valoriser, soient reconnues comme une classe sociale, un « peuple » à part entière, assez acteur pour « gravir les marches du Vatican, de l'Élysée, de l'ONU... » : « Jamais ce peuple ne sortirait de sa misère, aussi longtemps qu'il ne serait pas accueilli, dans son ensemble, en tant que peuple, là où discutaient et se débattaient les autres hommes. Il devait être là, à égalité, partout où les hommes parlent et décident non seulement du présent, mais du destin de l'homme, du futur de l'humanité. »

« Un peuple parle », titrera au printemps 68 la revue *Igloos*, en donnant enfin la parole aux familles des cités d'urgence : ce peuple, pour le faire pleinement exister, il fallait d'abord le nommer, certes sans phrases ni emphase, mais sans misérabilisme et avec juste ce qu'il fallait de fierté et d'agressivité pour être entendu ; le nommer politiquement, d'un nom qui subvertisse tous les déterminismes sociologiques et puisse lui servir de drapeau ; c'est en se souvenant de Dufourny de Villiers que fut alors choisie la notion de Quart Monde, reprise et précisée en 1969 par une étude de Jean Labbens sur *La condition sous-prolétaire*. Un nom, une identité spécifique, une conscience collective, une représentativité ; parcourant toutes les étapes qui mènent de l'objet au sujet, le dynamisme initié voulait transformer les liens de dépendance en exigence de partenariat : « *Le terme Quart Monde désigne de moins en moins un milieu, en ce qu'il est pas-*

8. Cf René Lenoir, *Les Exclus. Un Français sur dix*, p. 15.

9. Joseph Wresinski, *Les pauvres sont l'Église, Entretiens avec Gilles Anouil*, Paris, Centurion, 1983, p. 150-151.

10. Cf Pierre Bourdieu (s.d.), *La Misère du monde*, Seuil, 1993, p.16.

*sif et exclu. Il désigne au contraire ce que ce milieu recèle d'expérience d'injustice et d'espoir de justice, d'expérience du besoin et de compréhension des besoins, d'expérience d'exclusion et de capacité de participer comme partenaire social à l'élaboration d'une société démocratique. [...] Et lorsque les sous-prolétaires disent "nous du Quart Monde", il ne s'agit pas d'une population cible de la gestion administrative, mais plutôt d'un peuple qui a une cause, celle qu'il partage avec tous les exclus et tous les humiliés du monde ».*

Qu'on ne se trompe pas cependant sur le sens du processus décrit : il est démocratique et non pas messianique, car il ne s'agissait pas pour Wresinski de bricoler quelque idéologie quart-mondiste susceptible de relayer l'utopisme du communisme ou du tiers-mondisme épuisés. Pas d'achèvement de l'histoire, pas de Grand Soir, d'avant-garde ni de longue marche soli-

taire : l'idéal humaniste et la promesse démocratique seulement pris au sérieux, et la certitude que la société prise dans son ensemble ne pouvait que gagner en justice, en beauté, en inventivité, en connaissance de soi-même en s'ouvrant aux valeurs, à la sagesse particulière des plus pauvres, et que chacun de ses membres trouverait également son compte en les aidant dans leur conquête des droits fondamentaux. Car, comme l'avait noté Pierre Bourdieu, le Quart Monde est assez comparable à la contrebasse dans l'orchestre de Patrick Süskind : méprisée et reléguée au dernier rang, tout en bas de la hiérarchie, embarrassante et incongrue parmi les dignes instruments et douloureusement consciente de sa « misère de position <sup>10</sup> ». Mais quel compositeur, quel auditeur, quelle harmonie pourrait se passer du *Quasimodo de l'orchestre* ?



# NUNC, revue

## COORDINATION :

Franck DAMOUR - Réginald GAILLARD

## CONSEIL DE RÉDACTION :

Dominique AVON : Historien.  
Jacques DARRAS : Poète, essayiste.  
Michaël DUMONT : Éditeur.  
Michel FOURCADE : Historien.  
Jérôme GRONDEUX : Historien.  
Adrien SALMIERI : Romancier.

Correspondant à l'Université Notre-Dame (E.U.) : Florian MICHEL

Prix de ce numéro : 19 euros

Abonnement pour trois numéros :  
Communauté européenne : 45 euros.  
Autres pays européens : 60 euros.

Abonnement de soutien : 65 euros.

Les numéros 1-2-3 sont au prix de 17 euros,  
et les numéros 4 et 5 : 19 euros.

*Nunc* ne répond pas des manuscrits qui lui sont adressés  
& les textes non publiés ne sont pas renvoyés  
(ils restent cependant disponibles un an au siège des Éditions de Corlevour)

Impression : Imprimerie Floch, Mayenne (61752)  
Dépôt légal 4<sup>e</sup> trim. 2004 - ISBN : 2-9518605-9-5

Siège Social de *Nunc*, rue du Carouge (chez Mme Gaillard) Courlaoux 39570 LONS-LE-SAUNIER

Revue publiée avec le concours du Centre National du Livre  
par les Éditions de Corlevour

Maquette : Réginald Gaillard

Responsable de publication : Réginald GAILLARD  
97, rue Henri Barbusse 92110 CLICHY  
Tél. : 01 47 30 14 69 / 06-64-93-21-23  
© 2004 *Nunc* et les auteurs